

3<sup>e</sup> génération : des racines turques

# Leyla, l'humaniste face aux dogmes

Leyla est née à Saint-Josse, "comme la plupart des Turcs qui habitent à Bruxelles"

A 33 ans, elle savoure cette double appartenance qui a façonné son identité.

Ses yeux sombres soulignés d'eye-liner font ressortir les traits fins de son visage encadré d'épais cheveux châtains coiffés en un carré plongeant. Jeans, talons et petite veste ceinturée, Leyla, 33 ans, est la coordinatrice de l'ASBL Eyad-La Maison de Turquie<sup>(1)</sup> à S-Josse-ten-Noode. Petit bout de femme à la voix douce, elle dissimule une volonté de fer et une détermination sans faille. "Mes parents sont ouvriers tous les deux, confie-t-elle d'emblée, une tasse de café à la main. Depuis toujours, je les vois se lever à 5h du matin pour aller travailler. Chez nous, ne rien faire de ses journées n'est vraiment pas très bien vu. Même si mes parents ne le disaient pas nécessairement avec des phrases, nous avons compris très vite que le travail est important".

Ses parents sont originaires de Karacalar, petit village de la ville turque d'Emirdag dans la province d'Afyonkarahisar, au pied des Monts d'Emir. "Ma mère est arrivée dans les années 60 avec ses parents. Mon père est venu dans les années 70 en se mariant avec ma maman." Aînée de trois enfants, Leyla est née en 1978. "A S-Josse, comme la plupart des Turcs d'ailleurs qui habitent Bruxelles", précise-t-elle. Son enfance, elle la passe à Schaerbeek "dans un quartier où la majorité des habitants était d'origine immigrée, dont beaucoup de Turcs". A 13 ans, Leyla emménage avec sa famille dans un autre quartier de la commune "où il y avait plus de Belgo-Belges que d'immigrés et cela s'est bien passé".

Elle effectue sa scolarité à Schaerbeek, dans des établissements à majorité immigrée (Italiens, Marocains, Turcs,...). "Cela s'est toujours bien passé. D'ailleurs, j'ai toujours eu une assez bonne scolarité. C'est cela qui m'a poussée à faire des études", se souvient avec fierté la jeune femme. Au terme de son cursus secondaire, Leyla est encouragée par ses professeurs à poursuivre des études supérieures. "Je me disais également que pour avoir un bon métier, il fallait que je fasse des études parce que les secondaires générales ne mènent pas à grand-chose, poursuit-elle. Mes parents n'étaient ni pour ni contre; ils m'ont laissée faire".

Leyla sort de l'ULB avec en poche une licence en Langues et littératures modernes (spécialisation anglais et espagnol). "J'ai cherché du travail pendant un an avant de trouver des petits jobs en tant qu'intérimaire", se rappelle-t-elle. Puis, elle décroche un premier emploi stable dans le bureau de consultation d'une avocate turque expatriée. Elle y restera un an. S'ensuivra un autre poste dans une société de consultation grecque, avant de travailler à l'ASBL Eyad.

"En examinant mon parcours professionnel, je me dis que je n'ai travaillé que dans des endroits où les décideurs sont des personnes d'origine étrangère, sauf pendant ma période d'intérim, observe avec le recul Leyla. Entre mes deux derniers jobs, j'ai eu une période de six mois pendant laquelle j'ai envoyé des CV vraiment ciblés et je me suis dit : 'Je vais avoir au moins un entretien d'embauche', mais je n'en ai pas eu un seul ! Est-ce mon nom qui passe mal ? Je ne sais pas. Je me mets à la place de l'employeur : s'il est belgo-belge et a des préjugés, même si mes capacités et compétences sont bonnes, elles vont quand même passer plutôt vers le bas de la pile de CV que vers le haut. Mais ce n'est qu'une impression. Peut-être que les patrons qui ont lu mon CV n'ont pas du tout agi de la sorte".

Lorsqu'on lui parle des préjugés qui collent à la peau des jeunes demandeurs d'emploi d'origine étrangère, Leyla rétorque : "Lorsque ma mère a immigré, l'accueil était très positif; les Belges aidaient les nouveaux venus. Mais à cette époque, il y avait du travail. Quand son contrat se terminait, elle en signait un autre très rapidement. Le travail était l'élément intégrateur. Aujourd'hui, les jeunes issus de l'immigration sont plus nombreux et il y a moins de travail. Quand l'un d'entre eux chôme depuis quelque temps parce qu'il ne trouve pas de travail, quel est l'élément intégrateur, surtout si c'est une femme et qu'elle porte le voile ?"

Leyla constate toutefois une évolution positive : "De plus en plus de personnes issues de l'immigration occupent des places importantes, en politique aussi; il y a des mariages mixtes; les jeunes maîtrisent de mieux en mieux le français et le néerlandais. Sur les 7 à 8000 entreprises créées annuellement en Région bruxelloise, une sur deux l'est par une personne d'origine étrangère !"

De confession musulmane, Leyla et sa famille sont alévis. "L'alévisme est une branche de l'islam propre à la Turquie, explique-t-elle. L'islam que l'on pratique est plus ouvert, plus tolérant. Les rituels et règles sont un peu différents.

Nous avons un lieu de culte autre que la mosquée et d'autres périodes de jeûne. Les règles sont importantes mais le plus important, c'est la spiritualité, la relation de l'être humain avec Dieu. Par exemple, nous ne devons pas aller à la Mecque : le vrai pèlerinage, c'est le pèlerinage à l'intérieur de soi. De même, à côté de l'unicité et de l'infinité de Dieu, l'humain a une dimension très importante; les valeurs humanistes sont aussi importantes que les dogmes. Des valeurs communes à toutes les religions. Mais il est important de montrer que l'islam n'est pas rigide".

Ainsi, "dans le Coran, il n'est pas écrit qu'il faut porter le voile, pointe Leyla. Chez les Alévis, ce n'est pas courant de porter le voile, même si on le voit parfois chez nos aïeules. Mais cela relève plus de la pudeur et non d'une conviction religieuse. Dans le Coran, il est écrit : 'il faut rabattre vos voiles vers la poitrine' mais le 'voile' n'a pas le même sens étymologique que 'foulard'. Je pense qu'il s'agit tout simplement d'un appel à la décence tant pour les femmes que pour les hommes d'ailleurs. A aucun moment, il n'est écrit : 'il faut cacher vos cheveux'", insiste-t-elle.

Et de certifier : "Je n'ai jamais porté le voile et je ne le porterai jamais. Ma mère le porte, mais pour des raisons culturelles. C'est plus une habi-

*"Parfois, on est plus turc ici qu'en Turquie. Les mentalités évoluent d'ailleurs plus vite en Turquie qu'ici."*



tude. D'ailleurs, on voit ses cheveux qui dépassent et elle l'enlève pour travailler sans que cela ne lui pose de problème. Pour moi, la religion devrait rester dans le domaine privé. Les femmes qui portent le voile ne devraient pas le présenter comme une prescription divine". Elle fait encore remarquer : "Je ne pense pas non plus qu'il y a des parents qui obligent leurs enfants à porter le voile. Les filles qui le portent, c'est vraiment leur choix, bien réfléchi".

Quant aux jeunes adolescentes voilées, Leyla estime que la plupart "sont en quête d'identité, ont besoin de référents qui peuvent les aider dans leur besoin de s'affirmer". "Parfois, le voile devient même un signe de protestation et n'a même plus rien à voir avec la religion car il est évident que le cheminement spirituel ne se constitue pas que d'un voile et ne peut se faire qu'au fil des années."

Epanouie et maître de son destin, Leyla est aujourd'hui fiancée à un jeune homme d'origine pakistanaise. "A la maison, mes parents nous parlaient en turc. Nous avons grandi dans la culture turque avec les codes culturels et les valeurs qui y sont rattachés. Chez les Turcs, pour le choix du partenaire, le fait d'être turc peut même être plus important que le fait d'avoir la même religion. Le sentiment patriotique est assez fort. Parfois, on est plus turc ici qu'en Turquie. Les mentalités évoluent d'ailleurs plus vite en Turquie qu'ici", note-t-elle. Il a donc fallu un peu de temps à sa famille pour accepter cette union. "Certes, mes parents ont insisté pour que je rencontre un compatriote, mais plus la femme montre qu'elle est capable, autonome et responsable, plus les parents l'écoutent et lui laissent le choix", assure Leyla.

Si pour les Turcs immigrés, il importe de préserver leur culture d'origine "la plus intacte possible" et de "la transmettre de génération en génération", Leyla comprend également l'inquiétude des Belges "de souche" de voir aussi se perdre leur culture. "Dans une société composée de plusieurs communautés très différentes, si on veut construire des choses ensemble qui permettent à la société de bien vivre, celles-ci ne peuvent se faire malheureusement qu'au risque, parfois, que chaque partie perde quelque chose de soi. Chacun devrait pouvoir comprendre cela et vouloir le faire. Si au final, cela permet une société multiculturelle 'réussie', cela en vaudrait la peine. Mais encore faudrait-il que chaque partie veuille construire une société pareille..."

Lorsqu'elle regagne ses terres d'origine de l'Anatolie centrale pendant les vacances, Leyla confie s'y sentir "vraiment bien". "Dès que l'avion atterrit, je me sens un peu plus chez moi, mais je suis aussi contente de rentrer en Belgique. Je suis attachée à la Belgique et à la Turquie. La Belgique, parce que j'y suis née, j'y vis et j'y travaille. La Turquie, parce que c'est le pays de mes racines. Elle représente la culture avec laquelle j'ai grandi et qui m'est infiniment chère. Ces deux pays m'ont façonnée et font donc partie de moi", décrit-elle. Tout en reconnaissant que c'est avec les années que se réalise "ce cheminement par rapport aux identités" et qu'elle ressent cette double appartenance "comme une chance".

→ (1) Créée en 1996, l'ASBL Eyad a pour mission de permettre à chaque individu de participer activement à la société par le biais d'actions sociales, culturelles, éducatives et artistiques, dans une perspective d'émancipation individuelle et collective, ainsi que dans un esprit d'ouverture à la diversité culturelle.